

Chronique

Une importante thèse sur les paysans du Var

Yves RINAUDO, *Les paysans du Var, fin du XIX^e - début du XX^e siècles*, thèse pour le doctorat d'Etat, 4 vol. dactylographiés, VI-1005-371 p. (cartes, graphiques et documents), plus un album de photographies commentées.

Le 19 juin 1978, M. Yves Rinaudo, qui enseigne au Centre universitaire d'Avignon, présentait sa thèse pour le doctorat d'Etat devant un jury présidé par M. Agulhon et composé en outre de MM. Guiral (qui avait dirigé l'élaboration de la thèse), Joutard, Nouschi et Témime (rapporteur). M. Rinaudo, dans son exposé liminaire, dit qu'il a voulu saisir la vie des paysans varois dans les quatre premières décennies de la Troisième République ; il a consacré à ce milieu quelques travaux antérieurs, et il trouve à cette période (inscrite entre les années 1870 et le premier conflit mondial) une unité réelle, faite essentiellement de la présence obsédante de la crise, dans ce monde paysan d'autre part engagé dans la modernité par son essor viticole, — le vignoble, promesse de progrès brusquement menacé par la crise phylloxérique, puis par la mévente, au moment où la République retrouvée et affermie paraît assurer l'avenir, c'est-à-dire la prospérité de l'exploitation agricole, capable de maintenir une structure sociale « démocratique » fondée sur une majorité de petits propriétaires exploitants.

Outre la prépondérance de la vigne, mieux affirmée ici que dans les départements limitrophes, le Var offre d'autres traits originaux : des structures socio-agricoles qui résistent mieux que, par exemple, dans le Languedoc ; une orientation politique persévérante, car la gauche, sous la couleur radicale, puis socialiste, domine la politique varoise quasiment sans partage de 1871 à 1914.

M. Rinaudo a mis en œuvre une vaste documentation, notamment (et sans parler des séries « classiques » des archives nationales et départementales) le cadastre révisé en 1913-1914, les registres de mutations par décès de l'Enregistrement (qu'il regrette, du fait d'une administration ici modérément libérale, de n'avoir pu consulter après 1900), et quelques archives privées, parmi lesquelles celles de deux grandes exploitations viticoles, le domaine Ott, de Taradeau, et celui de La Croix-Valmer. Il a recueilli de précieux témoignages oraux et des photographies qu'il présente en un album commenté. L'ouvrage repose sur un volumineux ensemble statistique qui n'écrase pas le sens de l'humain.

Les paysans du Var sont donc confrontés à la crise, une crise aux aspects multiples, successifs ou simultanés. Les uns, liés à la concurrence des blés « étrangers » ou des huiles « exotiques », atteinant des secteurs déjà assoupis, dont le déclin est une lente anémie, non une chute brusque. Alors que la viticulture est frappée de crises brèves et convulsives : phylloxéra, qui culmine vers 1880 et détruit la quasi-totalité du vignoble ; mévente du début du xx^e siècle, due à un excès de vins naturels ou artificiels sur un marché dominé par les courtiers.

Après le médiocre succès des premiers procédés de lutte, — submersion et sulfure de carbone, — le phylloxéra est vaincu par les cépages américains, et le vignoble reconstitué et transformé : plus ou moins vite, les cultures intercalaires en oullières régressent et la vigne règne presque sans partage sur les terres qu'elle occupe. La vigne est désormais, le déclin des céréales et de l'olivier aidant, la culture de base, la seule qui assure un revenu décent au petit exploitant. Quant à la crise du début du xx^e siècle, — moins forte ici qu'en Languedoc, — elle amène aussi des transformations, sociales essentiellement : l'organisation de la défense agricole s'exprime en 1905 et 1907 par des manifestations de masse d'où les notables sont absents ; et surtout la paysannerie se groupe en syndicats et coopératives, — les premiers d'abord animés par des notables cnoservateurs, les secondes par la gauche, et Octave Vigne (quel nom prédestiné !), lui-même très modeste propriétaire-viticulteur, député socialiste élu en 1902 par l'arrondissement de Brignoles, apparaît comme le porte-parole attitré de la viticulture varoise.

M. Rinaudo étudie minutieusement les structures agraires : toutes les formes de propriété et de faire-valoir existent ici. La grande propriété peut dominer localement (comme dans le canton de Rians) et elle tient une importante partie du sol, mais ce qui caractérise le Var, c'est la grande diffusion de la propriété et le faire-valoir direct : le type du paysan varois, c'est le petit propriétaire exploitant. Il est remarquable que le capitalisme n'a guère entamé le vignoble reconstitué après le phylloxéra ; en votant, en 1882, la gratuité des plants américains pour les petits exploitants, le Conseil général a voulu contribuer à la défense de la petite propriété. (Notons pourtant, et M. Rinaudo le met en bonne place, le domaine de La Croix-Valmer, entre les mains d'une société capitaliste à dominante lyonnaise.)

En fin de compte, la viticulture varoise surmonte, au cours de la période, deux crises majeures. Pour les grands domaines, l'épreuve débouche sur une modernisation accélérée ; mais le petit exploitant en vient à bout grâce surtout à un surcroît de travail et à l'aide décisive des coopératives. La modernisation est chez lui plus lente et plus limitée ; mais la coopération permet aux petits producteurs de résister collectivement aux aléas d'un marché de plus en plus capitaliste. Pour le moment — c'est-à-dire en 1914 — cette adaptation réussie du vignoble varois paraît assurer le maintien de la structure socio-agraire traditionnelle.

Nous n'évoquerons que très brièvement les multiples aspects de la vie paysanne décrits par M. Rinaudo : répartition des types de propriété et de faire-valoir, productions, méthodes de culture et de vinification, évolution de l'outillage, commerce et voies de communication (l'amélioration des routes et surtout l'extension du réseau ferré stimulent les productions locales), variations du profit agricole, salariat agricole, démographie, immigration italienne (nécessaire, et bien acceptée). Les divers aspects de la vie sociale et culturelle sont amplement traités : sociabilité des cercles (de plus en plus politisés), bilinguisme encore solide (bien que le provençal recule, sans nostalgie de la part des masses qui accèdent au français), achèvement de la scolarisation qui répond à un vif appétit de savoir, etc.

M. Rinaudo n'a garde de négliger la vie politique du Var rouge sous la République. Il en étudie avec précision les conditions et analyse les consultations électorales, principalement les scrutins législatifs de février 1871 à avril 1914. La prépondérance républicaine n'est guère contestée ici, malgré quelques sursauts de la droite (1885, 1893) : le paysan varois vote instinctivement à gauche, pour la République d'abord, toutes tendances confondues ; puis son option républicaine s'identifie au radicalisme : le grand moment du radicalisme varois est la période 1885-1893, dominée par le Vendéen Clemenceau, adopté par le Var rouge en 1885, et dont l'échec retentissant en 1893 dans l'arrondissement de Draguignan est un épisode devenu classique. Le socialisme, qui pointait localement (notamment avec la candidature en 1881 du communiste toulonnais Bouis), prend le relais du radicalisme et de Clemenceau, — un socialisme qui doit peu à Marx, mais qu'il serait injuste de réduire à un simple avatar du radicalisme : ce serait compter sans le sens égalitaire du paysan varois, pour qui le syndicat et la coopérative sont le socialisme en action. Quoi qu'il en soit, en 1914, toutes les circonscriptions rurales sont représentées à la Chambre par des socialistes unifiés.

M. Témime ouvre la discussion en rendant hommage aux qualités d'historien et aux qualités humaines de M. Rinaudo, chercheur probe et modeste, à la clarté de l'exposé et à l'ampleur d'un travail qui apporte beaucoup à la connaissance du monde paysan. Il regrette pourtant que la comparaison avec le Languedoc ne soit pas plus poussée, et se demande si le cadre départemental est le mieux adapté à une thèse paysanne. M. Rinaudo justifie son espace et sa chronologie par l'originalité propre du Var par rapport aux départements voisins, et M. Guiral adhère à ce point de vue : M. Rinaudo a choisi d'étudier les paysans, partie non exclusive mais prépondérante de la population varoise. Lui aussi dégage les apports originaux de son travail ; il apprécie, entre autres, les passages consacrés aux cercles, à la dénatalité, à l'hygiène, aux rapports avec les Italiens immigrés (l'italophobie est une réaction plus urbaine que rurale), à la place de Clemenceau dans la vie politique varoise. Il trouve néanmoins la partie politique trop longue, et y distingue parfois mal la part spécifique des paysans. Le rôle de la franc-maçonnerie est seulement esquissé, mais M. Rinaudo objecte qu'il s'agit là d'un fait typiquement urbain. M. Nouschi dit que M. Rinaudo a bien « senti » le pays et ses habitants et a su les décrire avec finesse ; il parle de « piété » en évoquant la minutie de son travail, avant d'émettre quelques

critiques de détail et de fond : c'est ainsi qu'il eût aimé un plan chronologique plus rigoureux et qui marquât mieux la coupure qui se situe autour de 1900, vraie césure entre un ancien et un nouveau monde paysan. M. Rinaudo s'explique sur son refus d'un découpage chronologique trop brutal qui ne rendrait pas compte de la réalité varoise, dans ce milieu où tant de restes d'archaïsme persistent en dépit de la modernisation : résistance des oullières, de l'outillage traditionnel, engrais parcimonieusement répandus... M. Joutard apprécie les enquêtes orales, qu'il eût aimé plus étendues. Il note la prudence du clergé qui se tient en retrait en 1905 et 1907. Interrogé sur les incidences locales de l'affaire Dreyfus, M. Rinaudo répond que l'Affaire paraît avoir peu touché le Var ; il est remarquable que le socialiste Allard, élu en 1898, ait attendu pour se prononcer qu'on lui posât la question.

M. Agulhon, qui clôture les débats, voit en M. Rinaudo un bon spécialiste du Var et de l'histoire rurale de la France, et lui sait gré de s'en être tenu à son sujet, le monde paysan varois. Il relève le calme relatif du pays en 1907, qui contraste avec l'explosion languedocienne. Pour lui, la culture républicaine s'exprime par le respect de la légalité ; peu de municipalités font de la démission un mode de protestation : c'est que la démission n'est pas un acte républicain, elle n'apparaît pas comme une réaction naturelle à l'élu qui a reçu un mandat du peuple souverain. Dans un autre ordre d'idées, M. Agulhon parle des maires et de leur personnalité, pour dire qu'un dénombrement des maires viticulteurs aiderait à rendre compte du poids politique de la viticulture. La personnalité de Clemenceau, figure marquante de la période, est encore évoquée : les liens entre le Tigre et les paysans varois méritent attention. M. Rinaudo pense que Clemenceau a été populaire dans le Var comme homme politique et comme homme tout court. Il a incarné la République, et le progrès, — un désir de progrès qui rejoint le socialisme : Allard, le premier député socialiste du Var, est élu dans l'ancien fief de Clemenceau, — qui fut ici comme le fourrier du socialisme.

Après une discussion où les éloges l'ont largement emporté sur les réserves et critiques, le jury délibère brièvement et déclare à l'unanimité M. Rinaudo digne du grade de docteur ès lettres et sciences humaines, avec la mention très honorable. Souhaitons pour conclure qu'une publication prochaine mette ce beau travail à la disposition des spécialistes et des amateurs éclairés.

Emilien CONSTANT.